

tion emphatique qu'elle avait appris dans les prêches presbytériens.

Si l'on se rappelle les réflexions antérieures de Tom et la présomption qui lui inspirait l'obscurité de sa naissance, on comprendra le désir superstitieux que venaient d'éveiller en lui ces paroles. D'ailleurs l'aspect de Marthe réalisait parfaitement l'idée que le peuple se faisait d'une sorcière. Aussi Tom ne résista-t-il pas longtemps à l'instinct de curiosité qui l'entraînait, et abandonnant sa main à Marthe, il lui dit naïvement :

—Allez, je vous donnerai un flacon d'élixir.

Soit que celle-ci fût une habile comédienne, soit qu'elle obéit véritablement à un de ces vagues mouvements de foi mêlés d'orgueil que les sectaires ont toujours pris assez volontiers pour des inspirations d'en haut, toujours est-il qu'elle procéda à l'exercice de son nouvel emploi avec toute la gravité d'une illuminée. Elle consulta, le plus sérieusement du monde, d'abord la figure de Tom, ensuite les lignes de sa main ; puis, après avoir hoché plusieurs fois la tête avec cette affectation de profondeur, d'étonnement et de mystère qui, dans tous les temps, a dû faire partie de la mise en scène d'une sybille, elle dit le plus sérieusement du monde :

—Jeune homme, vous n'êtes pas né pour végéter dans la boutique obscure d'un débitant de drogues ; je viens d'apercevoir distinctement le signe caractéristique qui manquait à mes conjectures. Vous êtes de noble race, mon enfant, et un jour, bientôt peut-être, le jeune aiglon reprendra son vol à travers les nues.

—Mes pressentimens ne me trompaient donc pas ? pensa Tom en retirant brusquement sa main pour s'en frapper le front.

—Par quelle série d'intrigues ou de malheurs avez-vous été détourné frauduleusement de vos voies naturelles ? Voilà ce que j'ignore, mais ce que je vais savoir avec l'assistance de Dieu.

—Je crois vraiment que M. Tom se fait dire la bonne aventure, cria en ce moment master Cromby, qui, en regardant à travers les carreaux, avait à peu près compris le sens de la scène dont il était le témoin.

L'apparition de master Cromby et son apostrophe produisirent sur Tom l'effet de la tête de Méduse. Il recula, comme s'il eût voulu éviter l'orage d'imprécations qui le menaçait.

—C'est donc à cela que vous employez votre temps ! reprit master Cromby en ayant soin d'abord d'aller fermer la porte de l'arrière-boutique pour ôter tout moyen de retraite à sa victime. Ah ! monsieur aime mieux écouter les sottises d'une vieille folle que de remplir les devoirs de sa profession !... Et vous Marthe, continua-t-il en s'adressant à la cambrioleuse, n'êtes-vous pas contente de psalmodier toute la journée les versets de la Bible, et de chanter les louanges de votre covenant ? Faut-il encore que vous infectiez l'esprit de la jeunesse de vos contes bleus et de vos sornettes à tous les diables !... Ça vite, qu'on détaille, vieille sorcière, et ne répliquez point si vous ne voulez pas que je parle de vous au conseil, et qu'on vous retire le secours de pain et de viande que la ville vous octroie.

Dans toute autre circonstance, Marthe n'aurait pas manqué de riposter aigrement et de venger comme elle savait le faire le covenant compromis en sa personne. Mais en ce moment une autre préoccupation l'absorbait, et le désir d'avoir son élixir lui donnait la patience de supporter les injures ; aussi garda-t-elle le silence et jeta-t-elle seulement un regard à la dérobée sur le malheureux Tom pour lui rappeler la promesse qu'il avait faite.

—Ne m'avez-vous pas entendu, Marthe ? reprit encore master Cromby ; détaillez donc, ou je vous fais enlever par une escouade de la garde urbaine.

Avant d'obéir, Marthe s'approcha furtivement de Tom et lui tira vivement le coin du tablier. Tom comprit cet appel, qui, pour être silencieux, s'en était pas moins énergique. Mais, incapable de retrouver son sang-froid sous le regard ironique de master Cromby, il prit le premier flacon qui lui tomba sous la main et le remit en rougissant à Marthe.

—Qu'est-ce encore demanda master Cromby quand Marthe eut quitté la boutique, payez-vous au moyen de ma marchandise les billes-ées que Marthe vous a vendues ? Ceci est trop fort, parbleu, beaucoup trop fort !

—Vous vous trompez, dit enfin Tom, à qui le sentiment de sa probité suspectée rendit enfin l'usage de la parole : Marthe m'a payé le flacon d'élixir qu'elle emporte.

Tom alors tira de sa poche quatre chillings et six pences, qu'il remit à son patron. A l'aide de cette légère saignée, le malencontreux élève pouvait espérer sinon une paix solide, au moins une trêve de quelques instans ; mais ce jour là était décidément marqué d'avance au nombre de ses jours néfastes. Master Cromby venait d'apercevoir la lettre adressée à miss Kitty ; il en brisa sans façon le cachet et en lut lentement le contenu.

—Ah ! monsieur Tom est amoureux ! dit-il en élevant la voix au diapason des notes aiguës d'une petite flûte ; monsieur Tom passe son temps à écrire des déclarations à une miss Kitty ! à une simple ouvrière ! monsieur Tom trouve l'honorable profession que j'exerce indigne de sa dignité ! monsieur Tom rêve les aventures et veut s'élaner dans l'espace ! monsieur Tom se croit un aigle enfin !... Vous êtes un oison, monsieur Tom, et un ingrat, ajouta master Cromby, un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein ; vous devez à ma charité le pain que vous avez mangé jusqu'ici, et pour me récompenser, vous parlez de me quitter !

—Et c'est ce que je vais faire, répliqua vivement Tom, qui n'avait pu entendre sans colère le nom de miss Kitty mêlé aux invectives de son patron.

En même temps, Tom se précipita hors de la boutique et enfila lestement une allée qui conduisait à la modeste chambre qu'il habitait sous le toit. Quand il redescendit, master Cromby ne put remarquer sans étonnement la transformation qui s'était opérée en son apprenti : son costume de ville avait remplacé son costume de laboratoire.

—Monsieur, dit-il en s'approchant de master Cromby, vous m'avez, si je ne me trompe, un mois de gages, vous plairait-il m'en payer le montant ?

Ces paroles qui annonçaient une résolution formelle, produisirent sur master Cromby une impression qu'il eût été difficile de prévoir. Il regarda quelque temps son élève avec un attendrissement tant soit peu comprimé par un reste de colère et d'orgueil, et lui dit d'une voix plutôt douce qu'irritée :

—Vous voulez donc décidément me quitter, M. Tom ?

—Décidément, oui.

Master Cromby hésita encore ; mais soit qu'il craignait d'humilier sa dignité de patron en descendant jusqu'à la prière, soit qu'il eût ses raisons pour ne pas croire la résolution de son élève définitive, il finit par remettre à Tom le montant d'un mois de gage, en ajoutant seulement ces mots :

—Adieu donc ! monsieur Tom, Dieu vous garde !

Lorsque Tom fut sorti de l'apothicairerie, il se dirigea d'un pas ferme vers la demeure de miss Kitty. Cette miss Kitty d'ailleurs était une honnête et sage personne, un peu ricieuse, parce qu'elle était jeune et passablement tournée ; un peu insouciance, parce que l'insouciance est la philosophie obligée des pauvres ; un peu coquette enfin, parce qu'elle était fille d'Ève.

A la lueur d'une petite lampe munie de son abat-jour, miss Kitty était tellement occupée à reprendre un point de tulle échappé, qu'elle leva à peine la tête au bruit que Tom avait fait en entrant, et sans ralentir le mouvement de son aiguille, elle lui dit sans façon :

—Monsieur Tom, je n'ai pas le temps de causer ce soir avec vous, j'ai de l'ouvrage pressé à finir pour demain matin. Allez-vous-en, monsieur Tom ! Bonsoir !

En toute autre occasion Tom aurait obéi sans murmurer, tant il était habitué à respecter les boutades et les capricieuses saillies de la jolie ouvrière ; mais le sentiment de la démarche grave qu'il venait faire lui donna le courage de la désobéissance, et il répondit d'une voix légèrement émue :

—Je ne vous dérangerai pas longtemps, miss Kitty, mais je vais partir et je viens vous faire mes adieux.

Ces paroles forcèrent miss Kitty à regarder Tom plus attentivement qu'elle ne l'avait fait jusqu'ici, et alors seulement elle remarqua son costume, son attitude et son air qui visaient à la solennité.

—Vous partez, monsieur Tom ? demanda-t-elle en fixant sur le grand et mince jeune homme ses yeux malicieusement étonnés, et où allez-vous, s'il vous plaît ?

—A Edimbourg, dit Tom, forcé cette fois de se donner à lui-même une destination précise.

—Et qu'allez-vous faire là ?

—Attendre et chercher.

—Et qui vous a inspiré ce beau projet de départ ?

—Vous peut-être !... dit Tom.

Toute ricieuse qu'elle était, miss Kitty n'eut pas la force de tailler un dévouement qu'elle inspirait. Elle éprouva plutôt une sorte de remords à penser que ses imprudentes paroles de la veille avaient peut-être amené une détermination qui pouvait avoir des conséquences fâcheuses ; aussi dit-elle charitablement à l'élève de master Cromby :

—Avez-vous calculé les résultats probables de votre projet, monsieur Tom ? Si ce sont mes paroles d'hier qui vous l'ont inspiré, je les rétracte. Maintenant, sans doute, vous ne pouvez pas être mon mari, car vous savez bien que la grande dame qui est ma marraine ne voudrait pas me voir épouser un garçon qui n'a rien. Mais nous sommes jeunes encore, monsieur Tom, nous avons le temps d'attendre ; et si plus tard master Cromby consentait à vous céder sa boutique, croyez-vous qu'une pauvre petite ouvrière comme moi ne serait pas trop heureuse d'accepter la main d'un bon bourgeois comme vous le seriez ? Ainsi donc, croyez-moi, monsieur Tom, n'allez pas à Edimbourg, restez chez votre patron ; et venez quelquefois causer avec moi comme par le passé. Je tâcherai de ne plus vous dire de paroles blessantes.

A ces sages exhortations, miss Kitty allait en ajouter d'autres encore, si son attention n'eût pas été brusquement détournée par la retentissement d'une fanfare militaire qui fit trembler les fenêtres. Au bruit des trompettes se mêlait le piétinement d'un grand nombre de chevaux et ce cliquetis d'armes qui accompagne toujours une troupe de cavalerie en marche. Sans plus s'occuper de Tom, miss Kitty, avec cette ardeur de curiosité qui la distinguait, ouvrit lestement sa fenêtre. Un escadron de cavaliers s'avancait, musique en tête et précédé par une escouade d'avant-garde, dont les soldats portaient des torches allumées pour éclairer les mouvements de l'escadron. A la lueur de la résine enflammée, le cuivre des casques, l'acier des sabres, l'or des uniformes d'officiers croisaient leurs étincelles, et les habits rouges des soldats anglais serrés en colonne ressemblaient à la masse de feu compacte d'un incendie mobile. Miss Kitty, comme on peut le croire, n'avait pas trop de toute son admiration pour un spectacle si beau et si rare dans une petite ville ; aussi ne se laissait-elle pas de crier :

—Oh ! les superbes uniformes ! oh ! les beaux soldats !

Pendant que Kitty se laissait aller à cette curiosité qu'excitent les spectacles militaires, Tom, debout derrière elle, réfléchissait mélancoliquement. Mais le pauvre garçon éprouva une mortification bien plus cruelle encore lorsqu'il entendit miss Kitty s'écrier avec un redoublement d'enthousiasme :

—C'est lui ! je l'ai reconnu au premier rang ! Bonjour, mon cousin !

La curieuse jeune fille ne bougea pas de sa fenêtre avant d'avoir vu passer sous ses yeux le dernier cavalier de l'arrière-garde ; ce fut seulement lorsqu'on n'entendit plus les pas des chevaux et le bruissement des armes, qu'elle se retrouva en face de Tom, qu'elle avait complètement oublié.

Le pauvre garçon fit de son mieux pour garder son sang-froid ; mais craignant, s'il restait trop longtemps, que son émotion intérieure finît par déborder, il se contenta de dire à Kitty, en s'efforçant de retenir une larme prête à s'échapper :

—Je tiens maintenant plus que jamais à partir, et je n'ai pas à être inquiet de vous pendant mon absence.

Et il s'inclina en signe d'adieu.

Une fois dans la rue, Tom retrouva toutes ses inquiétudes et toutes ses indécisions : une petite pluie froide et glacée lui fouettait le visage ; la nuit était sombre et le ciel chargé

de nuages. Tom, pourtant, allait bravement se mettre en route, lorsqu'il entendit une voix qui murmurait à son oreille : Ingrat ! En même temps Tom aperçut master Cromby debout à ses côtés. Cette apparition subite de son maître rendit à l'apprenti toute sa résolution ; aussi s'appropriait-il à répliquer vivement, lorsque l'apothicairerie reprit avec plus de tendresse qu'il n'en avait jusqu'ici montrée à son élève :

—Oui ! vous êtes un ingrat, monsieur Tom ! Quels reproches avez-vous à me faire ? Ne vous ai-je pas pardonné jusqu'ici toutes vos fautes et toutes vos étourderies ? Et ce n'est rien encore, monsieur Tom ; je ne passais pas un jour sans m'occuper de votre avenir ! Je voyais en vous mon successeur, et j'étais heureux de penser que mon apothicairerie ne périrait pas dans vos mains !

L'orgueil de Tom devait être satisfait ; les avances de master Cromby étaient assez claires, et, contre l'usage, le maître s'humiliait devant le serviteur.

—Ecoutez, monsieur Tom, continua master Cromby après un instant de silence : revenez avec moi, j'ai un secret important à vous révéler. Quand vous m'aurez entendu, vous agirez ainsi qu'il vous plaira. Je vous laisserai libre.

Tom était d'assez facile composition toutes les fois qu'on attaquait sa curiosité. Il suivit donc master Cromby.

Nos deux personnages n'étaient qu'à cent pas de l'apothicairerie, quand ils crurent apercevoir dans l'obscurité un groupe composé d'une trentaine de personnes ; ces trente personnes paraissaient disposées en cercle, et du milieu de ce cercle s'élevait une sorte de bourdonnement confus et menaçant que dominaient de temps en temps des exclamations telles que celles-ci, proférées pour la plupart par des femmes :

—C'est une horreur ! c'est l'abomination de la désolation ! allez chercher la garde urbaine ! Forçons la porte de la boutique ! brisons en les carreaux ! à mort les papistes !

—A qui diable ces gens-là en ont-ils ? dit master Cromby en attirant prudemment Tom dans l'enfoncement d'une allée.

—Ecoutez, dit Tom, j'ai entendu la voix de la vieille Marthe.

Et au bout d'un moment on entendit en effet la voix de la vieille Marthe, qui s'écriait plus furieusement que toutes les autres :

—A mort les papistes ! les wighs ! les torys ! les amai-cités, et tous ceux qui n'ont pas prêté serment au covenant !

—Attendez-moi un peu, Tom, reprit master Cromby en rassurant sur son front sa perruque, je vais me présenter seul devant ces gens là et savoir s'ils oseront méconnaître ma double qualité d'alderman et d'officier de garde urbaine.

Master Cromby n'eut pas le temps d'exécuter son héroïque résolution, car à peine avait-il avancé la tête en dehors de l'alignement des maisons, que les vociférations redoublèrent d'intensité, et cette fois le nom de master Cromby lui-même s'y trouvait mêlé.

—Ouvrez votre porte, master Cromby, criaient à la fois sur tous les tons vingt voix différentes ; nous voulons l'empoisonneur !... livrez nous l'empoisonneur !

—Voici qui devient grave ! dit master Cromby en se renfonçant prudemment dans l'allée obscure qui lui servait d'observatoire de quel empoisonneur veulent-ils parler ?

—Ecoutez, répliqua une seconde fois Tom, qui partageait les inquiétudes de son maître, voilà la vieille Marthe qui parle.

C'était en effet Marthe qui formait le centre du rassemblement tumultueux, et elle se croyait obligée d'expliquer à chaque nouveau venu la cause du tumulte qui se faisait dans la rue après l'heure du couvre-feu.

—Oui, mon frère, disait-elle en ce moment à un boucher de la ville, grand amateur de toutes les occasions où on pouvait faire du tapage, Meg, la dernière espérance du covenant, est morte, et elle est morte empoisonnée ; l'élève du vieux papiste master Cromby m'avait donné une portion pour elle, mais la pauvre chère femme n'en a avalé que quatre ou cinq gouttes, et elle est morte sans prononcer le nom du covenant !

Et les vociférations recommencèrent.

—Qu'on nous livre Tom l'empoisonneur ! reprenaient les uns : Tom, Tom, mon mignon, disaient les autres avec un mélange d'ironie et de cruauté, ta figure fera très bon effet au bout d'une potence.

L'anxiété de Tom était à son comble. Il se rappelait avoir confié à Marthe le premier flacon qui lui était tombé sous la main, et la crainte d'avoir commis involontairement un crime lui semblait plus terrible encore que la crainte du châtement.

—Mon pauvre garçon, lui dit master Cromby avec une émotion véritable, dans l'état actuel des choses il serait imprudent de te montrer ce soir et peut-être même d'ici à quelques jours. Tu vas prendre la route d'Inverness ; quand tu auras marché pendant une heure, tu trouveras l'auberge de la Hache du Lochaber : tu t'y arrêteras, et demain tu prendras la voiture publique qui te conduira à destination. Une fois arrivé à Inverness, tu te présenteras chez mon confrère master Boringsdale, qui te recevra comme son fils.

En parlant ainsi, master Cromby glissait dans la main de Tom une bourse assez ronde, qui pouvait contenir la valeur de quatre ou cinq guinées, et il ajouta :

—N'oublie pas de m'écrire aussitôt que tu seras arrivé à bon port. Maintenant, en route, mon garçon. J'entends d'ici les pierres qui commencent à rebondir sur la devanture de ma boutique, et il ne faudrait qu'un méchant hasard pour livrer ta vie à la fureur de cette populace.

Tom atteignit bientôt en courant le chemin qui conduisait à Inverness ; après avoir mis la distance de deux ou trois portées de fusil entre lui et ses ennemis, il ralentit le pas : il suivait une route unie, au niveau de la racine des bryères qui couvraient toute la surface du glen (vallée). La nuit était toujours obscure, et les pensées qui assiégeaient l'esprit du jeune homme étaient en harmonie avec le sombre aspect du ciel et de la terre. Maintenant Tom n'était plus un aventurier leste et présomptueux qui s'en va gaiement à la recherche de ses nobles parens et à la poursuite de ses hautes destinées ; il était proscrit, sous le coup d'une accusation d'homicide. Aussi marchait-il la tête baissée et écoutant avec tristesse le frémissement du vent qui soufflait par rafales, et courbait en passant la cime des bryères. Quand